



**HAL**  
open science

# La nouvelle du tremblement de terre : de Lisbonne à Genève et retour

André Belo

► **To cite this version:**

André Belo. La nouvelle du tremblement de terre : de Lisbonne à Genève et retour. *Atlante : Revue d'études romanes*, 2014. hal-02157271

**HAL Id: hal-02157271**

**<https://hal.science/hal-02157271>**

Submitted on 16 Jun 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **La nouvelle du tremblement de terre : de Lisbonne à Genève et retour<sup>213</sup>**

André Belo

Université Rennes 2, Équipe d'Accueil ERIMIT

Dans toute société, les nouvelles sont une première forme de réaction sociale à un événement, une première manière de lui donner du sens. Aux premiers récits d'information s'ajoutent, plus tard, d'autres récits plus complets, ainsi que des commentaires et des interprétations, caractérisés par un plus grand recul face aux premiers échos de ce qui s'est produit. En ce sens, les nouvelles peuvent être considérées comme un fragment du discours social plus long et approfondi qui, avec le temps, sera construit sur un événement donné. Comme ce discours plus long, les nouvelles dépendent, à chaque moment historique, de conceptions idéologiques, de manières de voir la société et le monde. En même temps, aussi bien les nouvelles que le discours social multiforme qui s'ensuit dépendent des caractéristiques techniques, matérielles auxquelles sont associées des formes de contrôle social et politique, d'un système de communication des messages. De son côté, ce système de communication dépend d'un troisième type de

---

<sup>213</sup> Ce texte est une version corrigée et pour partie développée de « A notícia do terramoto no sistema de informação de Antigo Regime », in Maria Fernanda ROLLO, Ana Isabel BUESCU et Pedro CARDIM, éd., *História e ciência da catástrofe. 250º aniversário do terramoto de 1755*, Lisbonne, edições Colibri, 2007, p. 55-67.

circonstances : la position sociale et géographique des personnes engagées dans l'émission et la réception des messages.

Je me propose d'étudier, dans ces pages, la circulation de l'information sur les effets du tremblement de terre de 1755, en suivant deux parcours différents : partant de la première réaction connue de Voltaire à la nouvelle du séisme, j'essaie d'en accompagner le cheminement, de Lisbonne à Genève ; dans un second temps, j'essaie de montrer de quelle manière la gazette lisboète de 1755, au-delà d'un laconisme de surface, peut se révéler une source intéressante pour comprendre la réaction au séisme dans la ville portugaise. Dans les deux cas, il s'agit de lire les toutes premières réactions au tremblement de terre de Lisbonne à partir d'une réflexion sur les moyens de diffusion de l'information à cette époque.

### Quelques définitions de "nouvelle"

Commençons par quelques remarques introductives sur la sémantique des mots associés, à l'époque, à l'information. La définition du terme "nouvelle" (*notícia* dans le portugais d'aujourd'hui) comme un récit destiné à faire connaître un événement qui venait de se produire était connue au XVIII<sup>e</sup> siècle; ce n'était cependant pas le seul sens recouvert par le mot. En consultant le plus important dictionnaire portugais imprimé de l'époque, le *Vocabulario Portuguez e Latino...* du Père Raphaël Bluteau, nous pouvons constater que l'entrée correspondant au mot *notícia* renvoie aux connaissances acquises par des érudits, savants ou gens de lettres. Pour Bluteau, *notícia* est synonyme de « connaissance, ou chose qui vient à la connaissance »<sup>214</sup>. Il établit ensuite des distinctions entre différents

---

<sup>214</sup> « *Conhecimento, ou cousa que vem ao conhecimento* ». Rafael BLUTEAU, *Vocabulario Portuguez, e Latino...*, « letra N », vol. V, Lisbonne, Ofic. Pascoal da Silva, 1716. Sur cette étymologie, et en incluant une mise en contexte du rapport entre nouvelles, érudition et histoire à l'époque, voir

types de *notícias* : certaines (comme celles de la science) sont solides et évidentes, d'autres (comme celles ayant trait à la foi) sont en même temps solides et obscures, d'autres enfin sont douteuses et obscures, se situant du côté de l'opinion et de la conjecture. Mais aucune des définitions de *notícia* n'est mise en relation avec les nouvelles des événements du temps présent. Ce dernier sens est plutôt véhiculé par le mot *nova*. Pour Bluteau, *nova* désigne « tout événement nouveau dont on rend compte et dont on assure la divulgation ». Cependant, ces *novas* sont également associées aux rumeurs : des « nouvelles » vagues qui courent sans fondement, sans auteur certain ». Il s'agit, selon une formule de Cicéron, de « *rumores adespoti* », de « nouvelles sans maître »<sup>215</sup>.

L'association entre les nouvelles du temps présent et les rumeurs n'est pas un hasard. Elle est l'indice d'une méfiance du discours savant à l'égard de l'information d'actualité et des premiers échos des événements, souvent transmis oralement et considérés, de ce fait, comme peu crédibles. Cette méfiance au niveau des catégories réfléchies — méfiance qui n'était nullement incompatible, dans la pratique de l'échange d'information, avec un engouement pour toutes sortes de nouvelles en circulation, y compris les rumeurs<sup>216</sup> — se cristallise, en quelque sorte, dans les distinctions entre les différents types de nouvelles *novas* du temps présent et *notícias* indépendantes de l'actualité — qu'établit le dictionnaire de Bluteau.

---

également T. R. MIRANDA, « Gazetas manuscritas da Biblioteca Pública de Évora: notícias de história », in L. M. ALGRANTI et A. P. MEGIANI, éd., *O império por escrito. Formas de transmissão da cultura letrada no mundo ibérico, séculos XVI-XIX*, São Paulo, Alameda, 2009, p. 187-199.

<sup>215</sup> « *Qualquer sucesso novo, que se participa, & se divulga* » ; « *Novas vagas, que correm sem fundamento, sem Autor certo* » ; « *novas sem dono* ». *Ibid.*

<sup>216</sup> Cette idée est l'une des conclusions principales de ma thèse, qui traite de l'information périodique au Portugal entre 1715 et 1760 : *Nouvelles d'Ancien Régime. La Gazeta de Lisboa et les nouvelles à la main au Portugal (1715-1760)*, thèse de doctorat présentée à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2005.

Une autre constellation sémantique dans laquelle nous pouvons insérer les “nouvelles” est celle de la nature. Le cinquième point du questionnaire envoyé par le gouvernement de Lisbonne dans les semaines qui ont suivi le tremblement de terre, pour connaître les effets du séisme dans les différentes paroisses du territoire portugais, en fournit un exemple significatif : on y demandait aux curés « quelle nouveauté a-t-on observée [le 1<sup>er</sup> novembre 1755] dans la mer, les fontaines et les fleuves ? »<sup>217</sup>. Le terme « nouveauté » renvoie ici aux changements observables dans la nature qui auraient précédé ou accompagné le grand séisme. En tant que manifestations extraordinaires, ces nouveautés représentaient une rupture dans l’ordre naturel, caractérisé par la succession cyclique, répétitive, des saisons, des cycles, des marées. Cette idée d’un ordre naturel en proie au désordre introduit par les “nouveau-tés” est bien sûr transposable dans l’ordre politique et social. Dans une société qui se concevait comme fondée sur la tradition et dont la légitimité politique dépendait de la référence à un ordre — un ordre où les plans social, naturel et surnaturel n’étaient pas dissociés —, ces “nouveau-tés” dans l’ordre naturel étaient regardées avec méfiance parce qu’elles pouvaient être l’indice de “nouveau-tés” dans l’ordre social<sup>218</sup>. Il me semble que c’est à travers cette relation entre le naturel et le social ou le politique que nous pouvons commencer à imaginer la prodigieuse dimension subversive du séisme de 1755 en tant que “nouveau-té” pour son époque, avec ses énormes répercussions sur le plan politique au Portugal, et le débat de dimension européenne auquel il a donné lieu sur la nature, le monde et la morale.

---

<sup>217</sup> « *Que novidade se viu no Mar, nas Fontes e nos Rios ?* ». Cf. Francisco Luiz Pereira de SOUSA, *O terremoto do 1.º de Novembro de 1755 em Portugal e um estudo demográfico*, vol. I (distritos de Faro, Beja e Évora), Lisbonne, Tip. Comércio, 1919, p. 6-7.

<sup>218</sup> Il faut ajouter que dans le dictionnaire de Bluteau nous trouvons également une entrée pour le mot « nouveauté » (*novidades*). Elle nous montre que la curiosité envers le nouveau pouvait avoir une connotation positive, associée à la fécondité de la terre et à ses bons fruits : le pain, l’huile, le vin. La même comparaison entre les *novidades* et les fruits cycliques de la terre était présente dans des lettres échangées à l’intérieur de réseaux portugais de nouvelles manuscrites pendant les années 1740. Cf. *Nouvelles d’Ancien Régime...*, op. cit., p. 251-252.

La sémantique des mots et les catégories mentales associées aux nouvelles, que nous avons explorées ici d'une manière très abrégée, doivent ensuite être insérées dans une "physique" ou, si l'on préfère, dans une "économie" de la communication des nouvelles. Celle-ci était caractérisée, à l'époque du tremblement de terre, par la coexistence et la circulation parallèle de trois types de médias : la transmission orale, le manuscrit et l'imprimé. À chacun de ces vecteurs correspondaient des caractéristiques différentes, que les acteurs sociaux identifiaient au moment de l'émission et de la réception des nouvelles, et qu'ils utilisaient selon leurs nécessités et en fonction des contextes de communication<sup>219</sup>. Essayons donc d'étudier cette pluralité médiatique dans des cas spécifiques, en prenant comme point de départ l'un des auteurs qui ont rendu célèbre le tremblement de terre de Lisbonne, Voltaire.

### La circulation de la nouvelle du séisme à Genève

Le premier texte de Voltaire sur les effets du séisme est une lettre du 24 novembre 1755 adressée au banquier Jean-Robert Tronchin, son correspondant à Lyon. Dans cette lettre, envoyée de la maison des « Délices », dans les environs de Genève, où il s'était installé quelques mois auparavant, Voltaire rapporte immédiatement la destruction de Lisbonne à la critique de la théodicée de l'optimiste qu'il développera plus tard dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1756) et dans *Candide* (1759) :

---

<sup>219</sup> Sur ce rapport entre les différents vecteurs des nouvelles au XVIII<sup>e</sup> siècle, il existe désormais une riche bibliographie pour le cas portugais, construite autour des fonds de nouvelles manuscrites de la Bibliothèque Publique d'Évora. L'édition critique de ces fonds est en cours par des équipes de chercheurs de l'Université Nouvelle de Lisbonne et de l'Université d'Évora, avec trois volumes déjà publiés. Voir, dans le dernier volume paru, l'importante mise au point sur la circulation croisée des nouvelles proposée par João Luís LISBOA : « Chegou paquete e pelas cartas se sabe (manuscritos cruzados) », in J. L. LISBOA, T. R. MIRANDA et F. OLIVAL, eds., *Gazetas Manuscritas da Biblioteca Pública de Évora*, vol. 3, 1735-1737, Lisbonne, éd. Colibri, 2011, p. 15-51.

Voylà monsieur une phisique bien cruelle. On sera bien embarrassé à deviner comment les lois du mouvement opèrent des désastres si effroiabes dans le meilleur des mondes possibles. Cent mille fourmis, notre prochain, écrasées tout d'un coup dans notre fourmillière, et la moitié périssant sans doute dans des angoisses inexprimables au milieu des débris dont on ne peut les tirer : des familles ruinées aux bouts de l'Europe, la fortune de cent commerçants de votre patrie abimée dans les ruines de Lisbonne. Quel triste jeu de hazard que le jeu de la vie humaine ! que diront les prédicateurs, surtout si le palais de l'inquisition est demeuré debout ? Je me flatte qu'au moins les révérends pères inquisiteurs auront été écrasés comme les autres. Cela devrait apprendre aux hommes à ne point persécuter les hommes, car tandis que quelques sacrez coquins brûlent quelques fanatiques la terre engloutit les uns et les autres<sup>220</sup>.

La nouvelle que Voltaire commente à l'intention de son correspondant lyonnais lui était vraisemblablement parvenue la veille. D'après ce qu'on peut inférer d'une lettre de Jean-Louis Du Pan, un magistrat, membre du Conseil de Genève, à Suzanne Freudenreich, c'est le 23 novembre que le premier récit sur les effets du tremblement de terre à Lisbonne est parvenu à Genève et dans le cercle des relations de Voltaire, auquel Du Pan appartenait. La source des informations que Du Pan transmet à Freudenreich était l'ambassadeur de France à Lisbonne, De Baschi, qui, de son côté, avait envoyé à Versailles la nouvelle du séisme, dans une lettre datée du 4 novembre, à Lisbonne. La dépêche de l'ambassadeur donnait les premières informations sur le nombre de victimes, le

---

<sup>220</sup> « D. 6597. Voltaire to Jean-Robert Tronchin », dans VOLTAIRE, *Les Œuvres complètes de Voltaire*, vol. XVI, *Correspondance*, Th. BESTERMAN, éd., Oxford, Voltaire Foundation, 1971, p. 401. L'orthographe de l'original a été maintenue.

sort du roi et de la famille royale, la durée du séisme, la mort de l'ambassadeur d'Espagne et la déflagration des incendies qui ont ravagé la ville par la suite. La lettre est arrivée à la cour du roi de France en deux semaines et, cinq jours après, ce sont les échos de ce récit qui parviennent à Genève et entrent dans le cercle savant fréquenté par Jean-Louis Du Pan et par Voltaire.

Voici ce que Du Pan écrit le 23 novembre :

Nous avons eu aujourd'hui la plus terrible des nouvelles. Le 1 de ce mois la ville de Lisbonne a été renversée, par les huit neuvièmes, par un tremblement de terre, le 4 Mr de Baschi fit partir un courrier extr. par Versailles où il est arrivé en 14 jours. Le Roy de Port. habitoit encor dans les champs avec sa famille, logez dans des carosses. Le tremblement commença à 9 heures du matin et dura cinq ou six minutes, l'ambassadeur d'Espagne fut écrasé en sortant de sa maison. On croit qu'il y a péri cent mille âmes; pour comble de malheur la ville étoit tout en feu, on ne sait s'il y est ouvert un Volcan, ou si le feu des cheminées à causé l'incendie; on ne parle point du port. Ce tremblement de terre s'est fait sentir le même jour en plusieurs villes d'Espagne, et jusqu'à Bourdeaux ; à Cadix les eaux du port ont inondé une partie de la ville, quelques maisons ont été renversées, il y a péri environ 200 personnes. C'est ce même jour qu'on a senti quelques secousses à Amsterdam et à Milan...<sup>221</sup>.

La dépêche de De Baschi avait été l'une des premières à être envoyées de Lisbonne après le séisme. Les autres témoignages les plus proches de l'événement, tous d'origine diplomatique, datent du 3 et du 4 novembre 1755<sup>222</sup>.

---

<sup>221</sup> « D. 6596. Jean-Louis du Pan to Suzanne Catherine Freudenreich », *ibid.*

<sup>222</sup> De Baschi avait écrit une première lettre au comte de Jouy, ministre des Affaires Étrangères français, datée du 3 novembre 1755, en profitant du départ du courrier du secrétaire de



Ce n'est pas un hasard si ces premières lettres, qui voyagent rapidement de Lisbonne à Madrid et de Madrid à Paris, ont leur origine dans le milieu diplomatique. Dans le grand désarroi qui a suivi le séisme, seuls les ambassadeurs et leur personnel disposaient des moyens pour expédier des courriers extraordinaires. Une fois arrivé à une destination diplomatique centrale, comme Madrid ou Paris, le récit des diplomates sur la catastrophe qui, dans ce cas particulier, n'est pas couvert par le secret des cabinets, déborde de son cadre initial et devient public. Il est retranscrit dans des lettres, de manière plus ou moins fidèle à l'original, et continue aussitôt son voyage épistolaire pour aller nourrir, en de multiples directions, les correspondances régulières entre particuliers. Connue le 18 novembre à Versailles, l'information atteint rapidement le cercle des relations de Voltaire à Genève, le 23. Diffusée d'abord par lettre, ce n'est que quelques jours plus tard, en raison du délai imposé par le travail typographique et l'intervention de la censure, qu'elle commence à circuler sous la forme imprimée. Parmi les gazettes francophones, la première à donner la nouvelle est la *Gazette de France*, publiée à Paris le 22 novembre<sup>223</sup>. Il faudra attendre le 28 novembre pour que l'information soit relayée par la *Gazette d'Amsterdam*, ville où la nouvelle était pourtant connue dès le 26, et par celles d'Utrecht et de Cologne, le 29 pour celle de Berne.

---

l'ambassade d'Espagne, qui devait informer la cour de Madrid du décès de son ambassadeur. Herman Joseph Braancamp, ministre résident à Lisbonne du roi de Prusse, a également envoyé une première dépêche le 3 novembre. Les récits du nonce papal, Mgr. Acciaiuoli, du 4 novembre, et de l'envoyé extraordinaire du roi d'Angleterre, Abraham Castres, du 6 novembre, figurent aussi parmi les premiers témoignages du séisme. Je m'appuie ici sur les éléments fournis par Jean-Paul POIRIER, *Le tremblement de terre de Lisbonne de 1755*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 38 et *sqq.* Quelques-uns de ces témoignages seraient, bien des semaines plus tard, publiés en tant que documents authentiques dans les gazettes européennes. C'est le cas du récit de l'envoyé anglais, publié dans la *Gazette de Cologne* du 26 décembre. Cf. Anne SAADA et Jean SGARD, « Tremblements dans la presse », in Theodore E. D. BRAUN et John B. RADNER, éd., *The Lisbon Earthquake of 1755 : representations and reactions*, Oxford, Voltaire Foundation, 2005, p. 214.

<sup>223</sup> Cf. A. SAADA et J. SGARD, *ibid.*, p. 211. Toutes mes références au traitement informatif du tremblement de terre de Lisbonne dans les gazettes européennes se fondent ici sur cette étude.

Ce que ces exemples nous montrent n'est pas propre à la nouvelle du séisme de Lisbonne, mais relève d'une "loi générale" de la circulation de l'information à distance : au moment de la retransmission de l'information et en raison de ses caractéristiques propres, la lettre, plus rapide à composer, tout de suite prête à être expédiée, et mieux adaptée à la communication de personne à personne, va plus vite que l'imprimé. Échappant à la médiation typographique et politique, le texte manuscrit qui, faut-il le rappeler, est presque toujours la base du texte imprimé, possède un potentiel de circulation presque immédiate. Il s'agit là d'une de ses "plus-values" dans le marché de la circulation des nouvelles.

### **Un raisonnement par indices**

Considérons maintenant une deuxième caractéristique du récit d'information. Jean-Louis Du Pan ajoute un commentaire important à la fin de sa lettre du 23 novembre. Il procède à une évaluation des dimensions du séisme à Lisbonne à partir d'un certain nombre d'éléments inférés de la lettre de l'ambassadeur : « Il faut que le désordre ait été terrible, puisque le Ministre de France n'a écrit que le 4, et qu'il donne si peu de détails »<sup>224</sup>. Pour Du Pan, le temps écoulé jusqu'à ce que la lettre ait été écrite, ainsi que le type d'information transmise – considérée peu abondante – sont des indices clairs d'une très grande destruction. Il s'agit là d'un mode de raisonnement indiciaire qui est présent dans l'ensemble de la lettre : Du Pan construit son interprétation à partir de ce qu'il sait et remplit les espaces en blanc de l'information qu'il ignore, selon une évaluation rationnelle des indices disponibles.

Le caractère indiciaire de la collecte d'information, que l'on trouve également dans le discours produit par les gazettes européennes sur le séisme, est une

---

<sup>224</sup> « D. 6596. Jean-Louis Du Pan to Suzanne Catherine Freudenreich », *op. cit.*, p. 401.

caractéristique commune de la perception des événements à distance à cette époque. Cette perception est en effet marquée par plusieurs opacités : la première est celle créée par l'éloignement géographique, qui s'articule avec un éloignement temporel. La distance géographique par rapport aux événements fait que les nouvelles arrivent avec un décalage chronologique important. Pour cette raison, la retransmission de l'information doit inclure une référence à la source d'origine, à la date d'envoi et au nombre de jours que la nouvelle a mis à arriver.

Une des conséquences de ce décalage dans la perception est que l'information sur un événement ne s'épuise jamais dans ses premiers échos ; elle doit être confirmée et développée dans les semaines et les mois suivants. Les premières nouvelles, données sur le vif, sont souvent perçues comme déformant et exagérant les proportions de l'événement. Avec le temps, donc, les premiers récits seront corrigés. Un exemple en est l'estimation du nombre de victimes à Lisbonne : dans les premiers récits qui circulent à Genève, celui-ci est évalué à cent mille ; mais les estimations se font bien plus prudentes dès les témoignages qui arrivent à la mi-décembre. C'est à cette correction que procédera Voltaire dans *Candide*, où il est fait référence non plus aux cent mille victimes évoquées dans ses premiers textes sur le séisme – les lettres de la fin novembre et le *Poème sur le désastre de Lisbonne* –, mais à environ trente mille, un chiffre qui par la suite sera encore revu à la baisse.

À côté de la distance géographique et temporelle, il y a un troisième facteur d'opacité des premiers récits d'information. Les premiers échos sur un grand événement comme le tremblement de terre arrivent de source indirecte aux relayeurs de l'information que nous considérons ici. Des observateurs comme Du Pan et Voltaire ne sont pas de vrais observateurs. Même si l'événement a été vécu directement par les diplomates qui sont à l'origine de l'information, les récits qui circulent à Genève se basent sur un récit original qui demeure

invisible. Les récits produits dans les échanges épistolaires et, tout de suite après, dans les gazettes, sont ainsi des récits construits sur un récit, des nouvelles construites sur des nouvelles. Dans ces conditions, le récit d'information travaille presque toujours à partir d'indices et c'est ce travail interprétatif qui permet la construction d'une première interprétation sur le séisme. Devant l'opacité, les correspondants multiplient les sources d'information et les comparent entre elles. Le récit d'information est construit de manière critique et, en un sens, collectivement. À partir d'un nombre réduit de sources, souvent indirectes, les récits d'information suivent les canaux préalablement établis entre correspondants. À chaque nouvel envoi d'information, à chaque nouvelle lettre ou témoignage, la connaissance de l'information précédente est supposée. Au-delà de la diversité des récits, un récit commun, socialement partagé, se construit.

Mais c'est précisément le développement de ce récit commun que le tremblement de terre de Lisbonne, par sa violence même, met en question. La production d'un discours indirect sur l'événement est perturbée par le trouble que la catastrophe a provoqué dans les voies de circulation habituelles de l'information. Après les premiers témoignages cités, ce qui fait défaut est le courrier régulier en provenance de Lisbonne. Dans les premières semaines de décembre, et faute d'information directe, les gazettes européennes s'attardent sur cette interruption<sup>225</sup> et produisent, comme le fait également Du Pan dans la lettre citée ci-dessus, des nouvelles sur l'absence de nouvelles. Elles se réfèrent à l'interruption des voies normales de circulation des nouvelles, notent le manque de la poste ordinaire ainsi que de la gazette portugaise. Or, le courrier ordinaire, par contraste avec celui, extraordinaire, de la diplomatie et des cabinets, était justement le véhicule des lettres qui nourrissaient régulièrement les réseaux de

---

<sup>225</sup> Cf. A. SAADA et J. SGARD, art. cit., p. 213 et *sqq.*

correspondance européens et aussi les périodiques. C'est par le biais de ces lettres qu'on pouvait espérer avoir des renseignements, de première main et plus détaillés, sur les dégâts produits par le séisme. Comme l'écrivait la *Gazette de Berne* du 17 décembre,

Tout ce qu'on sait du lamentable événement de Lisbonne ne roule jusqu'ici que sur ce qu'on en a appris par le courrier extraordinaire de l'ambassadeur du Roi près de S. M. T. F. lequel en apporta, le 18 du mois dernier, les 1<sup>ères</sup> nouvelles à Versailles. Il en est aussi venu quelques avis par la voie de Madrid, d'où l'on y avait expédié quelques exprès qui par rapport à la difficulté de trouver des chevaux dans les stations ordinaires en Portugal, ont été obligés de faire une partie de leur route à pied. Mais on peut dire que, tant ici qu'en Espagne, on n'est informé que du simple fait de la catastrophe ; et qu'on manque du côté des particularités qui s'y rapportent, attendu que les courriers ordinaires restent jusqu'à présent en arrière<sup>226</sup>.

« On n'est informé que du simple fait de la catastrophe » : la lamentation sur l'absence de détails, produite plus d'un mois après l'événement, renvoie de nouveau à un raisonnement par indices face à l'opacité créée par la distance et par la violence de la destruction. Elle devrait également mettre l'historien en garde devant le caractère apocryphe de certains témoignages sur le séisme donnés comme authentiques et produits "sur le vif"<sup>227</sup>.

---

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 216.

<sup>227</sup> C'est le cas d'une série de lettres qui ont été publiées comme authentiques en 1779, dans un périodique allemand, le *Hannoversches Magazin*. Dans son ouvrage sur les effets du tremblement de terre de Lisbonne sur le protestantisme allemand, Ulrich Löffler suggère, avec des arguments plausibles de critique interne du document, le caractère fictionnel de ces lettres dont les premières se présentent comme ayant été écrites de Lisbonne *le jour même* du séisme. Cf. Ulrich LÖFFLER, *Lissabons Fall-Europas Schrecken. Die Deutung des Erdbebens von Lissabon im deutschsprachigen Protestantismus des 18. Jahrhunderts*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1999,

En réalité, au moment même où la *Gazette de Berne* se plaignait de l'absence de « particularités » et de la réduction de l'information au « simple fait de la catastrophe », le rétablissement des circuits habituels, avec l'arrivée des premières lettres de correspondants établis à Lisbonne, était en train de se produire. Toujours en raison de la perturbation du réseau postal, ces lettres sont arrivées à destination avec un retard considérable – environ un mois – par rapport à la date d'envoi et aux délais habituels du courrier en provenance de Lisbonne. Ainsi, le 15 décembre 1755, Jean-Louis Du Pan écrit à un de ses correspondants de la famille Freudenreich pour lui raconter de nouveaux détails sur le tremblement de terre. La source sur laquelle Du Pan s'appuie est maintenant Étienne de Beaumont, un commerçant genevois à Lisbonne qui avait écrit le 11 novembre une lettre sur ce dont il avait été témoin. Plus riche en détails que le récit de l'ambassadeur français, la lettre de Beaumont a été lue à haute voix au Conseil de Genève dont Du Pan était membre. Tout en permettant de confirmer quelques-unes des informations qui avaient déjà circulé à Genève à la fin de novembre, le témoignage de Beaumont donne des informations plus spécifiques sur les immeubles détruits, sur les origines des incendies, sur les raisons qui pourraient expliquer le grand nombre de victimes. Le récit de Beaumont, repris par Du Pan, se réfère également aux répliques et aux effets ravageurs des incendies pendant les jours qui ont suivi le grand séisme et raconte comment le commerçant a échoué dans une tentative pour retourner en ville et chez lui, accompagné de soldats, dans le but de sauver ses biens. Selon

---

p. 145-146. Voir aussi, et dans le même sens, Manuela Gouveia DELILLE, « Uma encenação epistolar sobre o terramoto de Lisboa : a "Sammlung authentischer Briefe" de 1779 », in Ana Cristina ARAÚJO *et al.*, *O Terramoto de 1755 : impactos históricos*, Lisbonne, Livros Horizonte, 2007, p. 333-342. En m'appuyant sur Hans-Jürgen Lüsebrink, j'ai utilisé moi-même des citations de ces lettres dans un article récent (« A notícia do terramoto no sistema de informação do Antigo Regime », cité *supra*, note 213) sans me rendre compte de leur caractère vraisemblablement apocryphe. Cela n'en fait évidemment pas moins un document de premier intérêt sur la mémoire du séisme. Je remercie Anne Saada de m'avoir indiqué le texte de Löffler et de m'avoir ainsi permis de faire cette correction.

l'estimation de Beaumont, le nombre de victimes s'élèverait à vingt-cinq mille et les pertes matérielles à trente millions de cruzados. En conclusion de sa lettre, Du Pan ajoute encore cinq petits paragraphes d'information additionnelle, obtenue par d'autres voies, sur le séisme à Lisbonne et sur ses effets dans d'autres villes. Un ajout de dernière minute nous montre que Du Pan avait reçu des nouvelles de Freudenreich sur Lisbonne juste avant l'envoi de sa propre lettre et nous donne un bon exemple du travail collectif d'accumulation d'information dans les réseaux de correspondance :

Je viens de recevoir votre lettre, mon cher ami, par laquelle je vois que vous avez eu des nouvelles de Lisbonne plus tôt que nous. Vous pourrez les comparer avec celles que je vous écris<sup>228</sup>.

La lettre de Jean-Louis Du Pan et ses détails sur la transmission du témoignage de Beaumont nous permettent de retrouver la différence dans le rythme de circulation de la nouvelle, selon le média qui la transmet. D'abord, nous pouvons constater une nouvelle fois la capacité du manuscrit à devancer l'imprimé : avant d'arriver éventuellement au support imprimé d'une gazette, le récit de Beaumont circule par lettre. Et, avant d'arriver à la lettre, il est diffusé par une lecture orale devant le Conseil de Genève. Ce sont vraisemblablement les notes prises pendant cette lecture à haute voix qui ont servi de base à la lettre de Du Pan. L'information sur le séisme passe de support en support, parcourant différents espaces sociaux et arrivant à différents destinataires — envoyée par lettre de Lisbonne, lue ensuite devant un auditoire collectif, puis de nouveau retranscrite dans de nouvelles lettres, avant d'être éventuellement imprimée dans une gazette qui pourra donner lieu à de nouvelles lectures en assemblée<sup>229</sup>.

---

<sup>228</sup> « D. 6609 », dans *Les Œuvres complètes de Voltaire, op. cit.*, p. 413.

<sup>229</sup> Un autre exemple de lecture à haute voix d'un récit du séisme : celle qui a été faite à l'Académie des Sciences de Paris, le 20 décembre, d'une lettre datée du 18 novembre. Cf. J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 25.

### À Lisbonne : une non-nouvelle imprimée

Revenons maintenant au lieu de départ de la nouvelle. Dans un article précédent, j'ai analysé le traitement de l'information sur le tremblement de terre de 1755 dans la *Gazeta de Lisboa*<sup>230</sup>. Dans les livraisons publiées après la catastrophe, en particulier les numéros 45 et 46, datés respectivement du 6 et du 13 novembre 1755, le périodique n'a consacré que deux courts paragraphes aux effets de la catastrophe à Lisbonne. De plus, il l'a fait d'une manière très générale, avec de brèves références aux opérations de fouille des ruines :

De Lisbonne, le 6 novembre. Le premier jour du mois courant demeurera mémorable dans les siècles à venir, à cause des tremblements de terre et des incendies qui ont ruiné une grande partie de cette ville ; mais par bonheur on a trouvé dans les ruines les coffres du trésor royal et ceux de la plupart des particuliers<sup>231</sup>.

De Lisbonne, le 13 novembre. Parmi les horribles effets du tremblement de terre qui a affecté cette ville le premier jour du mois courant, on compte la ruine de la grande tour appelée do Tombo, où étaient conservées les Archives du Royaume que l'on s'emploie à mettre en ordre ; et de nombreux édifices ont subi le même sort<sup>232</sup>.

---

<sup>230</sup> « A *Gazeta de Lisboa* e o terramoto de 1755: a margem do não escrito », *Análise Social*, vol. XXXIV (151-152), 2000, p. 619-637.

<sup>231</sup> « Lisboa, 6 de Novembro. *O dia primeiro do corrente ficará memorável a todos os séculos pelos terremotos, e incêndios que arruinaram uma grande parte desta Cidade, mas tem havido a felicidade de se acharem na ruína os cofres da fazenda Real e da maior parte dos particulares* ». (*Gazeta de Lisboa* [GL], 6-11-1755, n° 45). Je me base ici sur les exemplaires de la collection principale de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne, sous la cote J. 2510 M.

<sup>232</sup> « Lisboa, 13 de Novembro. *Entre os horrorosos efeitos do terremoto, que se sentiu nesta Cidade no primeiro do corrente, experimentou ruína a grande torre chamada do Tombo, em que se guardava o Arquivo Real do Reino, e se anda arrumando ; e muitos Edifícios tiveram a mesma infelicidade* ». (GL, 13-11-1755, n° 46).



Nous pouvons d'abord affirmer que ces courts récits ne constituent nullement des nouvelles. Au-delà des références, par ailleurs vagues, au sort des coffres et des archives, le périodique ne nous fournit aucun fait de première main ni aucun renseignement spécifique sur la catastrophe. Les lettres citées dans la première partie de cette étude nous en informent beaucoup mieux. Je pense pourtant, à rebours de la lecture anachronique que ces paragraphes ont suscitée chez plusieurs auteurs, que cette "pauvreté" informative de la gazette doit d'abord être analysée à la lumière du rôle informatif qu'avaient les différents médias du temps. Le paradoxe d'un périodique lisboète incapable de produire de l'information sur un événement qui a eu lieu sous ses yeux et que toute l'Europe a voulu suivre et commenter, se comprend un peu mieux si l'on prend en considération le statut de l'information imprimée à cette époque et les contraintes particulières, surtout au niveau local, qui pesaient sur elle. Ces dernières étaient à la fois typographiques et politiques.

Pour des raisons techniques d'abord, la gazette portugaise n'avait pas vocation à produire une information locale abondante, et il faut ajouter qu'en cela elle ne différait pas de la généralité des gazettes européennes. Avec une périodicité courte, hebdomadaire ou bihebdomadaire, les gazettes du XVIII<sup>e</sup> siècle étaient incapables de reproduire les dernières nouvelles locales à grande vitesse. Les délais fixes et rigides de l'impression allouaient peu d'espace typographique à l'information locale et privilégiaient l'information internationale. Celle-ci, arrivée avec un décalage temporel, souffrait moins de la perte d'actualité et offrait, de ce fait, une plus grande marge de manœuvre typographique aux rédactions des gazettes.

Le deuxième type de contraintes, qui venaient s'ajouter aux contraintes techniques, était d'ordre politique. Censurées, en régime de monopole, les gazettes, en particulier dans l'espace destiné aux nouvelles de la cour, ne devaient pas faire de référence directe à des événements "subversifs". J'entends

par là tout événement qui, par sa simple évocation, pourrait représenter un énoncé d'un "désordre" social et politique : des conflits diplomatiques ou sociaux, des meurtres, des violences, des accidents de la nature qui, comme le tremblement de terre, détruisent physiquement jusqu'aux lieux mêmes du pouvoir. Cette idée nous renvoie à la définition, esquissée au début de cet article, de la "nouvelle" perçue comme un danger potentiel.

Pour employer une expression empruntée à la psychologie sociale, on peut donc dire que l'« amplification sociale du risque » ne passait pas, à l'époque, par les pages imprimées des périodiques. Un des rôles d'une publication comme la gazette était, au contraire, d'empêcher et de réprimer cette « amplification sociale ». Dans les deux petits articles cités de la gazette portugaise, le caractère subversif ayant des effets « horribles », provoquant « malheur » et « ruine » du tremblement de terre de Lisbonne est rapidement évoqué, mais compensé en quelque sorte, par des mots qui suggèrent le retour à l'ordre ou, en tout cas, la récupération des trésors qu'on aurait pu penser perdus. Car l'« amplification sociale » des effets du tremblement de terre se faisait par d'autres voies. Elle se faisait notamment par l'oralité, par l'énorme quantité d'information incluant des prophéties et des rumeurs apocalyptiques prévoyant la destruction définitive de la ville dans un futur proche<sup>233</sup> transmise oralement, dans les jours, semaines et mois qui ont suivi le séisme, par les milliers de survivants, tous témoins directs de la catastrophe.

Mais la question que nous devons nous poser ensuite est de savoir si, dans un exemple comme celui du tremblement de terre de Lisbonne, le périodique imprimé parvient à accomplir cette mission de réduire ou de contenir la peur de

---

<sup>233</sup> Une série de prophéties se sont répandues à Lisbonne dans les mois qui ont suivi le tremblement de terre, en particulier celle qui prévoyait la destruction de la ville pour le 1<sup>er</sup> novembre 1756, un an après la catastrophe. Le 29 octobre de cette année-là, un ordre du roi interdit même à la population de sortir de la ville, pendant les trois jours suivants. Cf. Thomas Downing KENDRICK, *The Lisbon Earthquake*, Londres, Methuen & Co, 1956, p. 74-75.

la catastrophe et de sa possible répétition. Événement débordant, omniprésent, ses effets sont visibles partout, y compris dans les pages apparemment laconiques de la gazette. En effet, lorsqu'on lit dans les entrelignes et même dans les lignes, on constate la présence certes indirecte mais bien constante du séisme. À la manière d'un refoulement impossible à contenir, la catastrophe, que le périodique avait pratiquement chassée de ses nouvelles locales, y opère un retour de trois manières au moins.

D'abord, le tremblement de terre est présent, à la fin de l'année 1755 et au long de l'année 1756, dans les nombreuses nouvelles qui arrivent de l'extérieur à la gazette, que ce soit en provenance des différentes régions et villes portugaises affectées (plusieurs villes et localités de l'Algarve, ainsi que les terres de Castelo de Vide, Guimarães, Alenquer, Mafra, Ericeira), des villes andalouses également touchées (Cordoue, Cadix, Séville), des villes et entrepôts du Nord de l'Afrique (Meknès, Salé, Mazagan), des principales villes d'Europe Centrale et d'Europe du Nord, enfin, des Açores, de Madère, des Antilles et de la Nouvelle-Angleterre. Ce dispositif, soulignons-le, n'est pas fondamentalement différent de celui des gazettes européennes. Les périodiques du Nord de l'Europe et aussi leurs nombreux lecteurs qui, comme Voltaire ou Du Pan, disposaient de leurs propres réseaux d'information ont construit leur version des faits à distance, en enregistrant d'abord les petites secousses qui se sont produites dans les villes les plus proches de leur lieu d'édition ; puis, en fonction de leur réseau de correspondance, leur information s'est élargie mais sans que l'on connaisse, au préalable, l'ampleur du séisme dans les différentes régions où il s'est fait sentir ni la violence particulière de la destruction de Lisbonne. Ce n'est que dans un second temps que celle-ci a été comprise, de manière brutale, certes, mais, comme l'on a vu, marquée par une forte opacité initiale. La perception du tremblement de terre apparaît ainsi comme une prise de conscience progressive, parmi la myriade de secousses, petites ou grandes, provoquées par le séisme. Du

point de vue de Lisbonne, cette opacité initiale est aggravée par la force de la destruction et le trouble provoqué dans les réseaux habituels de communication. La nécessité de réunir de l'information sur les effets du séisme autour et en dehors de la ville ne se fait pas moins sentir<sup>234</sup>.

Deuxièmement, le séisme est présent d'une manière indirecte, dans la section de petites annonces commerciales qui était publiée régulièrement à la toute fin de chaque livraison du périodique, normalement en italique, juste après les nouvelles de la cour. Dans les deux numéros du 6 et du 13 novembre 1755, deux brochures sont annoncées dans un but évident de protection des fidèles dans l'après-séisme. L'une d'entre elles, qui aurait été apportée de Rome en 1732 par un grand dignitaire ecclésiastique, le cardinal da Cunha, aurait des propriétés de protection contre « tremblements de terre, foudre et tempêtes »; l'autre contenait des prières qui auraient été prononcées par le pape Benoît XIII et qui seraient efficaces pour protéger de la mort subite. Bien antérieures à la catastrophe, ces brochures redeviennent d'actualité face aux nouvelles circonstances, et sont donc mises en vente et annoncées dans la gazette. Ce faisant, le périodique nous renvoie indirectement, mais d'une manière très concrète, aux conséquences plus profondes de la catastrophe et, plus précisément, à ce « risque social » vécu et partagé que les brefs articles cités plus haut essayaient, en quelque sorte, d'éviter.

Enfin, il y a un troisième niveau de présence indirecte du tremblement de terre dans les pages de la gazette portugaise, et il s'agit du plus important de tous. Une lecture plus attentive des numéros des 6 et 13 novembre révèle en effet un ensemble d'incohérences chronologiques frappantes restées inaperçues des

---

<sup>234</sup> Voir, par exemple, le témoignage de Miguel Tibério PEDEGACHE envoyé de Lisbonne au *Journal étranger* et daté du 11 novembre, qui inclut, comme la *Gazeta de Lisboa*, des références aux conséquences du séisme dans différentes localités du Portugal (cité par J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 23).

historiens qui ont utilisé cette source. Commençons par celle qui est le plus évidente : dans le numéro du 6 novembre, la brochure destinée à protéger des « tremblements de terre, [de] la foudre et [des] tempêtes » est annoncée comme « ayant déjà fait preuve » de son efficacité dans le séisme du premier novembre. Voici ce que dit l'annonce :

On a imprimé une brochure contre les tremblements de terre, la foudre et les tempêtes que le Très Éminent Cardinal da Cunha a apportée de Rome l'an mille sept cent trente-deux. C'est un bouclier de mots sacrés avec lequel tous se protégeaient en Italie, en l'affichant aux fenêtres et aux portes. Et il est si efficace que, dans un couvent de la place de Chaves que le tremblement de terre du premier novembre a ruiné, la cellule d'un religieux qui l'avait placé à sa fenêtre en est sortie indemne. On publiera cette brochure lundi prochain<sup>235</sup>.

À Chaves, donc, un lieu fortifié, un moine aurait affiché à sa fenêtre la brochure dont la parution est annoncée aux lecteurs de la gazette, et sa cellule aurait ainsi été épargnée par le séisme, contrairement au reste du couvent. Le problème de vraisemblance que la lecture de cette annonce pose est que Chaves se situe dans l'extrême Nord du Portugal, à plus de quatre cent soixante kilomètres de Lisbonne. Le même périodique qui n'a presque pas produit d'information sur les effets de la catastrophe dans la ville même de son édition aurait ainsi fait preuve d'une rapidité de réaction assez remarquable par rapport aux effets lointains du séisme. Car il aurait fallu une extraordinaire rapidité pour

---

<sup>235</sup> « *Sahiu impresso hum papel contra os terremotos, ou tremores de terra, raios e tempestades, que o Eminentissimo Cardeal da Cunha trouxe de Roma no anno de mil sete centos trinta e dous, em que todos na Italia se perveniam em pôr este escudo das sagradas palavras nas suas janelas, e portas, e com tanto effeito, que arruinando o terremoto do primeiro de Novembro hum Convento de Religiozos na Praça de Chaves, ficou ileza a cella de hum Religioso que o tinha na sua janella. Cujo papel se publicará segunda feira* ». (GL, 6-11-1755, n° 45).

qu'une telle anecdote arrive à Lisbonne à temps pour être publiée dans la gazette, le 6 novembre. En vérité, et vu les très strictes contraintes de temps préalables à la publication du périodique – il fallait compter deux jours pour le contrôle censorial et pour le travail d'impression<sup>236</sup> –, cela supposerait que le texte arrive à Lisbonne en trois jours et donc qu'une moyenne de plus de cent cinquante kilomètres par jour eût été parcourue. N'importe quel calcul élémentaire sur la vitesse maximale nécessaire pour parcourir, à l'époque, une telle distance en si peu de temps, rend cette hypothèse invraisemblable (à supposer même, ce qui paraît peu plausible, qu'il y ait eu urgence à publier une telle histoire dans la gazette). Des contre-exemples abondent dans le même sens : il a fallu six jours pour que la nouvelle du tremblement de terre arrive à Braga, à trois cent soixante kilomètres de la cour<sup>237</sup>.

Cela nous oblige à considérer une autre possibilité, bien plus probable : cette incohérence chronologique est l'indice d'une discordance entre la date affichée par le périodique – le 6 novembre – et sa date de publication réelle. L'édition de la gazette datée du 6 novembre 1755 est un "faux". Celle-ci a certainement été publiée plusieurs semaines après cette date. Elle a néanmoins été datée de manière à apparaître au lecteur comme la suite immédiate du numéro précédant la catastrophe.

Dans la gazette datée du 13 novembre 1755, on remarque des incohérences similaires : la date affichée dans l'en-tête du périodique est incompatible avec celle des récits sur les effets des séismes en Andalousie. Le récit du séisme à Cordoue est daté du 10 décembre, alors que ceux de Cadix et de Séville portent, respectivement, les dates des 7 et 8 novembre. Si une erreur de composition

---

<sup>236</sup> Selon l'information parue dans un journal manuscrit de 1732, le *Diário das Novidades que sucedem em Lisboa...*, le texte original de la gazette était révisé deux jours avant la parution. Cf. A. BELO, *Nouvelles d'Ancien Régime...*, op. cit., p. 81-86.

<sup>237</sup> Cf. Maria Luísa BRAGA, « A polémica dos terramotos em Portugal », *Cultura, História e Filosofia*, V, 1986, p. 549.

typographique – un lapsus révélateur de la vraie date d'impression ? – peut aider à expliquer la première incohérence, les deux dates suivantes sont, exactement comme l'épisode de Chaves dans l'annonce de la brochure, trop proches de la date d'édition du périodique pour que celle-ci puisse être vraie. Il aurait fallu bien plus de cinq ou six jours pour faire imprimer dans la gazette portugaise des récits envoyés – tout urgents qu'ils aient été – du Sud de l'Espagne. Nous devons en conclure que l'édition du 13 novembre a, comme celle du 6, paru avec un décalage par rapport à la date affichée dans l'en-tête du périodique. Les deux numéros ont été antidatés.

En vérité, la datation apocryphe de ces deux numéros est l'indice signalant la nouvelle la plus importante sur le tremblement de terre, que la gazette a omise : la destruction totale ou partielle de l'atelier typographique du périodique, qui était, au moment du séisme, celui de Pedro Ferreira. Une telle hypothèse gagne en consistance si on y ajoute l'information, que l'on peut lire également dans les petites annonces du périodique, selon laquelle cet atelier avait été transféré, moins d'un an auparavant<sup>238</sup>, à la rua Nova dos Ferros, située en face de l'église de la Conceição Nova, juste derrière le côté nord du *Terreiro do Paço*, en plein cœur de la *baixa* lisboète, le quartier le plus affecté par le séisme, et donc soumis au triple ravage des grandes secousses, du raz-de-marée et des incendies.

Les effets de la destruction du centre de la ville sur la fabrication et la distribution de la gazette portugaise, comme d'ailleurs sur toute l'activité des libraires et des imprimeurs, ont dû se faire sentir pendant des semaines, voire des mois. Les différentes collections de la gazette qui sont arrivées jusqu'à nous portent en elles des traces claires de cette désorganisation qui l'a affectée : à l'incohérence des dates signalée plus haut, il faut ajouter des livraisons

---

<sup>238</sup> Cf. L'espace des petites annonces de la *Gazeta de Lisboa* du 23-1-1755, signalant au lecteur le changement de l'atelier de l'imprimeur de la gazette.

manquantes, pour la fin de l'année 1755, dans les séries conservées. En réalité, aucune série existante ne va, à ma connaissance, au-delà du numéro 48, daté du 27 novembre 1755<sup>239</sup>. En outre, dans au moins trois collections importantes, les numéros 47 et 48 datés du 20 et du 27 novembre dans le fonds principal de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne portent la date du 2 novembre. C'est le cas, toujours à Lisbonne, des collections de la Bibliothèque d'Ajuda et de l'Académie des Sciences ; c'est également le cas de la série conservée au Harry Ransom Center de l'Université du Texas, à Austin<sup>240</sup>. Des impressions différentes ont été faites pour une même livraison, peut-être à des moments différents. Seule une recherche de bibliographie matérielle détaillée, en croisant ces différentes collections, permettrait d'interpréter plus rigoureusement ces détails significatifs. Il reste que l'hypothèse la plus vraisemblable, étant donné la localisation de l'imprimerie dans la ville, est celle d'une interruption temporaire de la possibilité d'imprimer le périodique, ce qui aura entraîné une discontinuité dans sa publication régulière. À partir du moment où la réimpression du périodique a pu reprendre, un changement du lieu de vente habituel qui correspond aussi certainement à un changement du lieu d'impression est annoncé aux lecteurs. En effet, dans le numéro cité du « 6 novembre », juste avant l'avis concernant la publication des deux brochures « protectrices », on lit l'information suivante :

La publication des gazettes se poursuit, selon le rythme habituel ; celles-ci sont en vente sur le parvis São Domingos, chez Bento Soares. On y trouvera également les deux brochures suivantes.

---

<sup>239</sup> Voir, dans le même sens, la description bibliographique d'Inocência Francisco DA SILVA, entrée « Gazeta de Lisboa », in *Diccionario Bibliographico Portuguez*, vol. III, Lisbonne, Imprensa Nacional, 1859, p. 140.

<sup>240</sup> Voir Jane MANASTER, « The "Gazetas de Lisboa": an Archive of Portugal », *Portuguese Studies*, vol. IX, 1993, p. 155.



[de protection contre les tremblements de terre et la mort subite]<sup>241</sup>.

À la fin de l'année 1756, toujours selon les petites annonces de la gazette, l'atelier de Pedro Ferreira avait enfin trouvé un nouvel emplacement, à la *calçada de Arroios*<sup>242</sup>.

Dans l'annonce qui affirme la continuité de la publication du périodique, le verbe « se poursuivre » n'informe pas les lecteurs que la publication de la gazette n'a pas été interrompue. Cette discontinuité était suffisamment connue du public. Au contraire, l'annonce sert à informer les lecteurs de la reprise de la publication dans sa séquence normale et, au passage, du nouvel emplacement de vente du périodique, avec le désir de restaurer symboliquement une continuité brutalement interrompue. Indépendamment d'éventuelles instructions politiques sur le contenu de la gazette qui, dans les circonstances, ont bien sûr pu intervenir, il s'agissait de poursuivre la publication "comme si" les événements du premier novembre 1755 n'avaient pas eu le pouvoir de briser l'ordre du temps tel qu'il se traduisait dans le dispositif interne du périodique. La continuité, l'absence de ruptures dans l'enchaînement temporel était en effet fondamentale tant dans la forme que dans le contenu d'une gazette. Du point de vue formel, le souci de la continuité se traduisait dans le respect strict de l'ordre de succession des numéros, dans la prolongation du texte de livraison en livraison et dans la constitution, à la fin de chaque année, d'un volume annuel de gazettes. Le format continu du livre de l'année se superposait ainsi au format discontinu, en cahiers séparés les uns des autres, de la publication hebdomadaire. Le livre donnait corps à un travail de refoulement de l'actualité immédiate et d'intégration des événements qui avaient lieu dans le présent dans

---

<sup>241</sup> « *As Gazetas se continuam pelos seus numeros successivos, as quaes se vendem no Adro de Sam Domingos na logea de Bento Soares, e nesta mesma parte se acharám os dous papeis seguintes* ». (GL, 6-11-1755, n°45).

<sup>242</sup> GL, 17-11-1756.

un discours plus long, tourné vers la postérité et vers la préservation de la mémoire. C'est cette contradiction entre le travail de refoulement de l'actualité et l'impact concret de celle-ci que le tremblement de terre vient aggraver brutalement, en donnant, au moins pendant quelque temps, un aspect résolument paradoxal à cette publication périodique.